

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 45

Artikel: Les mystères du jour
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

L'été de la St-Martin.

Lausanne, 8 novembre, 10 h. du soir.

Il fait laid, très laid, abominablement laid. Le vent hurle d'une façon lamentable en faisant battre les persiennes, et la pluie tombe sur l'avant-toit avec l'imperturbable monotonie dont elle a fait preuve pendant l'été et l'automne derniers. Aussi est-il peu probable que les idées écloses avec un accompagnement aussi profondément mélancolique, soient d'une couleur bien réjouissante.

Et dire que dimanche passé, me trouvant au Signal au moment d'un coucher de soleil superbe, j'avais mis dans ma tête de faire dans le *Conteur* du 11 novembre (jour de la St-Martin), un petit article de circonstance sur ces derniers beaux jours de l'année connus sous le nom « d'été de la St-Martin. »

Mais hélas, « l'homme propose et le baromètre dispose », et la malencontreuse bourrasque de ce soir vient enlever à mon pauvre article tout le peu de saveur qu'il aurait pu tirer de l'actualité.

Et pourtant, quel monde d'idées n'avais-je pas dimanche soir ! La vue de ce magnifique soleil de novembre, prodiguant aux montagnes ses belles teintes rouges et semblant défier toutes les concurrences Jablochhof qu'on a voulu lui monter, avait développé en moi un lyrisme dont je ne me serais jamais cru capable. Les images les plus délicates, les comparaisons les plus subtiles se pressaient dans mon cerveau exalté, et je me réjouissais déjà de noter toutes ces impressions poétiques. Hélas ! mon pauvre cerveau n'était pour rien dans ce débordement d'imagination, seul le soleil de novembre m'avait rendu poète, et l'horrible temps de ce soir n'est venu que trop tôt me rendre au prosaïsme placide inhérent à ma nature.

C'est une chose sans contredit étrange que la vacuité des impressions produites par ce soleil de la dernière heure. La nature, déjà couverte de son manteau de feuilles mortes, reprend à cette époque de l'année des airs de printemps et de floraison, et chez les humains une nouvelle sève monte avec vigueur, dernière lueur de la lampe avant le sombre hiver. A ce bon soleil qui vous tape entre les omoplates, le vieillard se redresse en sifflottant, l'homme mûr fait craquer ses reins, la femme sourit les yeux brillants et le gamin court plus vite. Il n'y a pas même jusqu'aux chiens qui n'aboient plus fort et aux chats qui se vautrent plus voluptueusement au soleil, l'air parfaitement informés que c'est le dernier de l'année.

Mais c'est surtout chez les personnes âgées

que ce renouveau se manifeste le plus vivement. Qui de vous n'a rencontré ces jours, de ces jolis couples de vieillards, bras dessus, bras dessous, souriants et rajeunis, et semblant prêts à recommencer le doux poème de l'amour ; et, quelquefois même, chose plus grave, le mari seul, pomponné, rasé de frais, le rose aux joues, tournant sa canne d'un air vainqueur et regardant les jolies femmes sous le nez.

O bon soleil de la St-Martin, comme tu vaux mieux dans ta douce chaleur que tous les reconstituants de la quatrième page des journaux.

Mais je crois, Dieu me pardonne, que je vais commencer un hymne au soleil..... Un coup de vent plus fort que les autres ouvre brusquement ma fenêtre, et la pluie entrant dans ma chambre, me rappelle ce qu'il y aurait de déplacé dans une élucubration de ce genre.

Aussi je me hâte de fermer ma fenêtre, et je termine en vous priant d'excuser l'incohérence de cet article, conçu à Beau-Fixe et écrit à Tempête.

B.

Les mystères du jour.

Les dernières tentatives révolutionnaires des anarchistes français, qui ont si vivement préoccupé l'opinion publique, ont révélé, affirme-t-on, l'existence d'un lien entre ceux-ci et les anarchistes russes. Le *Gaulois*, qui dit avoir recueilli à ce sujet des renseignements d'une parfaite authenticité, donne des détails excessivement curieux sur l'organisation de ces associations.

« Le nombre des nihilistes résidant hors le territoire de l'empire russe, peut être évalué à 3000.

En France, ils sont 2000 répartis entre Paris, ses environs et la province.

De ces effectifs, il faut défalquer un certain nombre de colporteurs, dont la mission exclut toute idée de domicile fixe.

Dans chacun des pays où ils ont fixé leur résidence, les nihilistes ont formé un comité chargé de transmettre les ordres du comité suprême ; il surveille et dirige, dans son rayon, les services d'imprimerie, de chimie, de colportage et de finances.

Chacun des trois comités d'Angleterre, de Suisse et de France, possède une imprimerie dans laquelle il emploie des réfugiés désignés par lui.

Un laboratoire de chimie, où se font les préparations destinées aux attentats, et qui a pour annexe un atelier de fabrication de bombes, est également installé par le comité dans sa résidence ou non loin de là.

Les colporteurs, gens à la fois très hardis et très habiles à dissimuler, sont des marcheurs infatigables. Déguisés en marchands ambulants, avec une pacotille de bibelots et d'étoffes grossières, ils viennent chercher à l'imprimerie les journaux, brochures ou proclamations, qu'ils dissimulent avec une adresse surprenante dans les plis des étoffes qu'ils colportent. Puis ils partent, parcourant à pied les plus grandes étendues de chemin et s'arrêtant dans les villages pour y vendre quelques objets.

Ils traversent ainsi l'Allemagne et franchissent en véritables contrebandiers les lignes de la douane russe, pour traverser sans se faire connaître, la Pologne, où ils seraient mal accueillis par un peuple dont le patriotisme et la foi catholique excluent toute participation aux menées ténébreuses des révolutionnaires russes. Ce n'est qu'en Russie que les colporteurs nihilistes commencent à accomplir leur besogne. On voit alors le marchand sortir furtivement d'entre les plis de l'étoffe qu'il vend, les imprimés qu'il distribue dans les chaumières; et les paysans russes, obéissant en aveugles, à une tradition étrangement enracinée dans toutes les classes de la société, qui oblige le sujet le plus dévoué à ne jamais dénoncer un conspirateur, laissent s'éloigner tranquillement l'émissaire des assassins du tzar qu'ils adorent.

Tandis que ceux des conspirateurs qui sont investis d'une autorité quelconque, vivent assez largement, la plupart des nihilistes réfugiés à l'étranger, sont sans autres ressources que celles allouées par les comités locaux. Ils logent par groupes de 4 ou 5 dans des chambres qu'ils meublent de la façon la plus primitive. Un ou deux lits en fer, une table, un réchaud, et dans un coin les ballots tout ficelés, formant, avec quelques instruments de chimie et des livres spéciaux, le mobilier de faux étudiants.

Jusqu'à deux heures du matin, ils travaillent avec acharnement, soit à la rédaction de proclamations, soit à la confection de formules de chimie, soit enfin, manuellement, à des essais du même genre. A cette heure-là, ils se couchent; mais l'un d'eux veille pendant quelques heures, relevé dans cette faction par un des dormeurs dont il prend alors la place; et c'est seulement vers midi qu'ils sont réveillés par le dernier veilleur. Ils prennent alors en commun un repas dont le menu ne le cède en rien à celui des plus mauvaises gargottes. »

A nos lectrices.

Je viens vous entretenir, Mesdames, d'une découverte des plus utiles, et qui vous intéressera certainement. — Parmi les divers objets qui nous sont nécessaires dans le ménage, le linge est peut-être celui qui demande les plus grands frais et la plus constante sollicitude, car il est aussi difficile à entretenir, que coûteux à remplacer. L'admettre d'une blancheur douteuse, dans ses armoires ou sur ses tables, constituerait un moyen d'économie, mais qui ne peut être toléré par une femme jalouse de la propreté de son intérieur. Or, entre les cendres qui ne blanchissent qu'imparfaitement le linge, et la potasse, le chlore, l'eau de javelle qui le brûlent, nul, jusqu'ici, ne pouvait choisir.

Eh bien, Mesdames, après de longues recherches et des expériences répétées pendant des années, on

est arrivé à la découverte d'un produit qui présente les avantages les plus incontestés. C'est la **Lessive-Phénix**, dont notre Hôpital cantonal et l'Asile de Cery viennent de faire l'essai. Voici ce que nous lisons dans un rapport de l'Econome de ce dernier établissement :

« Outre la blancheur particulière donnée au linge et la suppression du dégrossissage, la **Lessive-Phénix** ne paraît pas devoir altérer les tissus comme les autres matières. A ces qualités s'ajoute un autre avantage, l'économie réalisée sur le combustible. Précédemment, le coulage du linge durait 10 heures, tandis qu'avec le nouveau procédé, 4 heures suffisent complètement. »

La quantité à employer varie suivant les cas. Pour les personnes habituées à l'emploi des sels de soude, mettre la même quantité du nouveau produit. Pour celles qui font usage de cristaux, mettre moins de moitié, c'est-à-dire 1 kilog. de Lessive-Phénix, au lieu de 2 1/2 kilog. de cristaux. Faire fondre dans l'eau bouillante, verser sur le linge, puis couler au cuvier ou dans les lessiveuses, comme avec les cristaux ou les sels de soude.

Lorsqu'on ne coule pas la lessive et qu'on fait simplement bouillir le linge, il y a grand avantage à employer cette préparation; il suffit d'en prendre 100 grammes pour 10 litres d'eau, de les faire dissoudre à l'eau bouillante, de jeter cette eau sur le linge et de laisser bouillir. Laver ensuite le linge comme d'habitude, dans l'eau de lessive, sans brosse ni savon. — **Voir aux annonces.**

Deux écrivains français, MM. Copin et Rissler, viennent de commencer la publication d'une série de récits de la guerre franco-allemande, qui ne peuvent manquer d'avoir grand succès. Le premier vient de paraître sous le titre : *Un Te Deum Alsacien*. Nous le reproduisons après quelques abréviations, vu le peu d'espace dont nous disposons. — La scène se passe dans la petite ville de M..., en Alsace, occupée par l'ennemi.

Un soir, à une heure assez avancée, le maître de chapelle Richter, qui demeurait hors de la ville, fut tout à coup appelé à se rendre immédiatement auprès de M. le curé. Ne pouvant s'expliquer ce qui était arrivé, et supposant quelque fâcheux événement, il prend son chapeau et sa canne, puis s'achemine à grands pas vers le presbytère.

Laissons maintenant parler les auteurs.

Le curé Schlegel était un beau vieillard de soixante-dix ans. Ses cheveux abondants étaient d'une blancheur de neige, et son regard dénonçait la franchise et la loyauté. Sur sa poitrine était attaché un petit bout de ruban rouge, digne récompense de cinquante ans de dévouement et de charité.

Le digne vieillard était curé de M... depuis plus de quinze ans, et il n'y avait pas un pauvre dans toute la paroisse qui n'eût à se louer de ses bienfaits.

Ce soir-là, le curé Schlegel était très pâle.

— Ah! c'est vous, mon bon Richter, dit-il au musicien qui entra en écarquillant ses petits yeux, pour mieux voir quelle étonnante surprise lui était réservée. Entrez, et refermez la porte derrière vous.

Richter exécuta de point en point les ordres du curé.

— J'avais bien besoin de vous voir, mon ami, reprit le curé, sous le coup d'une violente émotion dont il ne se sentait pas maître; j'avais bien besoin de vous voir pour causer.